

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ch. PLANEIX

Que faire ?

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 319-320

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Que faire ?

La tâche est grande, et cette grandeur même risque de nous épouvanter et de nous décourager. La seule pensée de tout ce qu'il y aurait à faire nous poursuit, nous obsède et menace de nous paralyser. Nous sommes tentés de murmurer tout bas, quelquefois nous disons tout haut : « Il n'y a rien à faire. Que sert de jeter ma faible parole dans ce tumulte ? »

Nous avons tort.

Le découragement n'est jamais permis. Les lamentations ne servent à rien et les larmes versées sur des ruines ne peuvent pas les ranimer.

Suffirait-il de nous résigner et d'attendre des temps meilleurs ? La résignation est le fait du voyageur stupide qui s'assied sur le bord du fleuve jusqu'à ce qu'il ait cessé de couler.

Les temps meilleurs ne viennent pas d'eux-mêmes ; ils sont le résultat de nos efforts, de nos prières, de nos larmes et de nos sueurs ; c'est nous qui les préparons, qui les hâtons, qui les faisons.

Le découragement et l'inaction ne valent rien.

Les malédictions valent encore moins.

Il ne faut pas se fâcher contre les choses ; ça ne leur fait rien du tout. Il ne faut pas se fâcher contre les hommes, ça ne peut leur faire que du mal. La colère irrite le mal au lieu de le guérir, avive les plaies au lieu de

les cicatriser. La colère de l'homme ne saurait être la servante de la justice de Dieu.

En présence des égarements de notre temps, quelques-uns prononcent une condamnation sommaire et croient avoir tout fait parce qu'ils ont répété les mots de folie, de perversion et d'avilissement, parce qu'ils ont jeté de puissants anathèmes. Ils se trompent. Notre situation est trop grave pour céder à un traitement purement verbal, pour s'améliorer à la simple explosion d'une indignation retentissante.

D'autres, sans se mettre en colère, se contentent de disserter savamment et indéfiniment sur nos misères passées, présentes et futures. Ils s'épuisent en jugements rétrospectifs, en combinaisons ingénieuses, en conjonctures plus ou moins plausibles. A quoi bon tout cela ? Le progrès, a dit Roosevelt, est accompli par l'homme qui fait les choses et non par celui qui discute comment elles n'auraient pas dû être faites.

Laissons donc la désespérance, la vaine résignation, les retours sur le passé, qui ne le font pas revivre, et les anathèmes au présent, qui ne le font pas changer ; laissons les paroles et venons aux actes. Il y a un abîme entre la religion et le peuple. Comblons cet abîme. Si ces deux faiblesses, si l'Eglise désarmée, si la multitude abandonnée, entrent en conjonction, la victoire naîtra de leur alliance. Pour s'aimer, il faut se connaître ; l'étincelle ne jaillit que par le contact.

Et pour connaître le peuple, il faut aller à lui avec un sourire aux lèvres et de la bonté plein les yeux. Connaître notre peuple, et pour le connaître, aller à lui : telle est la première condition, la condition nécessaire pour lui faire du bien, pour le convertir, pour l'évangéliser, pour le christianiser, pour le sauver.